

des voyageurs. Le marchand maure se retire après avoir déposé dans un lieu particulier ce qu'il veut vendre; alors le marchand nègre s'avance, et s'il est dans l'intention d'acheter, il met à terre la quantité de poudre d'or ou les autres objets qu'il veut donner en échange: il s'éloigne à son tour; le Maure revient, et s'il trouve que les articles déposés équivalent aux siens, il emporte les premiers en laissant les autres. Quand les articles déposés ne remplissent pas ses vues, il enlève ce qu'il a mis; quand enfin au bout de quelque temps les offres du nègre ne sont pas augmentées, la négociation est rompue et chacun s'en retourne toutes les fois que le marché convient à l'un et à l'autre, ce qui arrive presque généralement, ils se donnent des démonstrations réciproques d'amitié, et souvent voyagent de compagnie pendant plusieurs jours.

LIVRE VI.

MAROC.

L'EMPIRE de Maroc est borné à l'orient par la république d'Alger, au couchant par l'Océan, au sud par le Sahara, au nord par la Méditerranée. Cette région fut connue dans la plus haute antiquité sous le nom de Mauritanie.

Vingt ou trente peuplades différentes erraient originairement avec leurs troupeaux sur ce vaste espace. Leur marche était constamment réglée par les saisons et les pâturages. Elles n'avaient élevé aucune de ces cités qui devinrent avec le temps le domicile des arts ou des barrières contre l'oppression.

Inutilement un sol fécond et varié invitait les habitans à lui demander des subsistances. Ils ne connaissaient ni le vin, ni l'huile, ni les grains d'aucune espèce. Le lait de chameau, des fruits sauvages, des herbages crus, étaient toute leur nourriture. La plupart couchaient sur la terre; quelques-uns seulement s'enveloppaient de leurs habits grossiers.

Cette barbarie ne s'étendait pas à tous. On a

remarqué que ces faibles nations prenaient un soin particulier de leurs chevaux, de leurs dents, de leurs ongles et de leur longue barbe.

Le soleil et la lune furent les premières divinités du pays. Dans la suite on leur associa Neptune, et plus tard quelques génies subalternes. S'il faut en croire Sénèque, le sang humain en souilla les autels.

L'inquiétude naturelle à ces climats divisait souvent les tribus. C'était avec des flèches empoisonnées qu'elles s'attaquaient; c'était avec des massues qu'elles s'assommaient. Ceux des combattans qui étaient à pied étaient vêtus des dépouilles du chacal, du loup, du léopard, du lion, et se couvraient avec des boucliers faits de peaux d'éléphant. La cavalerie portait de très-courtes lances, et avait des armes défensives semblables à celle de l'infanterie.

La fable plaça le jardin des Hespérides dans cette contrée, et lui donna pour premier souverain Antée, cet Antée qui fut battu et étouffé par Hercule. L'histoire ne commença à s'en occuper qu'à l'époque où les Carthaginois voulurent y établir leur domination, et encore ne laissa-t-elle que des notions très-imparfaites. Elle permet seulement de soupçonner qu'alors toutes ou la plupart des tribus se réunirent sous un seul chef, pour se garantir, s'il était possible, d'un joug étranger. Ces forces combinées purent bien couvrir les provinces intérieures, mais

n'empêchèrent pas l'ambitieuse république de former des établissemens, de bâtir des villes dans toutes les rades de la Mauritanie où elle pouvait espérer de faire un commerce avantageux.

L'Afrique septentrionale devint le théâtre où Carthage et Rome se disputèrent l'empire du monde avec un acharnement qui n'avait jamais eu d'exemple. Les naturels du pays se partagèrent très-imprudemment entre les deux puissances. Il n'y eut que la Mauritanie qui ne prit aucune part à ces terribles et sanglans démêlés. Son roi Bochus s'écarta le premier de cet heureux système de neutralité; il joignit ses troupes à celles de l'époux de sa fille, le redoutable Jugurtha, qui lutta depuis long-temps avec un courage invincible contre les Romains. L'armée alliée fut deux fois complètement battue par Marius, et le prince maure n'obtint la conservation de ses états qu'en livrant son gendre au vainqueur.

Après cette trahison infâme, la Mauritanie retomba dans une obscurité profonde. L'arrivée de César, qui poursuivait les partisans de la liberté et de Pompée échappés à son épée dans les plaines de Pharsale, réveilla les Mauritaniens. Ils unirent leurs forces à celles du dictateur, et contribuèrent beaucoup à ses victoires. Leur valeur ne lui fut pas moins utile en Espagne dans la célèbre journée de Munda, que tous

les historiens se sont accordés à regarder comme le tombeau de la république.

L'oppresseur de Rome fut assassiné, et des troubles civils sortirent de sa cendre. Bogus, roi des Maurusiens, qui l'avait servi avec tant de zèle, se déclara, on ne sait comment, pour Antoine, et fut chassé de ses états par un nouveau Bochus, suivi d'un grand nombre de Mauritanians, et appuyé par quelques-unes des plus braves légions d'Octavius. Sa conquête lui fut assurée pour sa vie. Ce ne fut qu'après sa mort et du temps de Claude que le pays devint province romaine sous le nom de Mauritanie Tingitane, pour le distinguer de la Numidie, qu'on avait appelée Mauritanie Césarienne.

Les empereurs firent occuper par leurs troupes depuis la Malva jusqu'à Sus ou Sous tous les postes anciennement établis par les Carthaginois qui leur parurent mériter d'être conservés. Eux-mêmes ils formèrent plusieurs colonies, dont Volubilis, qu'on croit être la Fez moderne, et Banasa, qui n'était pas éloignée de la rivière de Subur, semblent avoir été les principales. Ceuta devint leur métropole.

Toutes les contrées que Rome soumit à sa domination se couvrirent plus ou moins rapidement de superbes édifices. On ne peut en particulier parcourir les provinces de l'Afrique qu'elle subjuga, sans fouler presque à chaque pas les ruines d'un temple, d'un aqueduc, d'un théâtre,

de quelque monument public. La Mauritanie Tingitane seule ne rappelle en rien le souvenir des maîtres orgueilleux du monde. Négligèrent-ils cette région comme trop éloignée du centre de l'empire, ou la dédaignèrent-ils pour la mauvaise opinion qu'ils en avaient? C'est un problème qu'aucune histoire, qu'aucune tradition ne nous ont mis à portée de résoudre.

Quoi qu'il en soit, les Mauritanians, délivrés des guerres domestiques et des guerres étrangères qui les avaient comme forcés à s'écarter de leurs premières habitudes, reprirent la vie vagabonde qu'ils avaient menée durant tant de siècles. Quelquefois l'inquiétude de leur caractère, et plus souvent une oppression toujours renaissante, leur mirent les armes à la main contre les Romains, contre les Vandales, contre les Grecs, qui les gouvernèrent successivement. Mais ces commotions, toutes sans combinaisons, ne furent ni fréquentes, ni longues, ni meurtrières. L'autorité parvint toujours à dissiper sans de grands efforts des troubles qu'aucune force réelle n'appuya jamais. De nouvelles combinaisons se formèrent à l'arrivée des Arabes.

Ce peuple conquérant s'était emparé en 643 de la région connue sous le nom de Tripoli. Les troubles civils qui agitèrent le centre de son empire retardèrent ses progrès en Afrique, et ce ne fut qu'après avoir subjugué ce que nous appelons les royaumes de Tunis et d'Alger que

ses armes victorieuses se firent voir en Mauritanie, dans les premières années du huitième siècle. L'oppression sous laquelle le pays avait si long-temps gémi fit recevoir avec joie ces nouveaux maîtres; mais leur domination se trouvant aussi oppressive qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, tout se souleva. Les mécontents réussirent en 705 à repousser la tyrannie beaucoup au-delà de leurs frontières. Malheureusement une armée nombreuse et aguerrie, partie sur-le-champ d'Égypte, les remit sous le joug, et leur ôta jusqu'à l'espoir de le pouvoir briser dans la suite.

Le général Moussa-Ben-Nassir, qui les avait forcés de reprendre leurs chaînes, fut nommé pour les gouverner. L'histoire se tait sur les détails, sur l'ensemble même de son administration. Elle s'est plus librement expliquée sur ceux qui commandèrent après lui. Ils furent plus ou moins cruels. Les vexations, la férocité de ces agens du despotisme asiatique faisaient toujours des malheureux, mais rarement des rebelles. Soit que la Barbarie entière fût régie par un chef ou par plusieurs, soit que ces dépositaires de l'autorité du calife de Damas véussent en paix ou se fissent ouvertement la guerre, les Maures se bornaient ordinairement à gémir et à se plaindre.

Vis-à-vis de leurs rivages les Arabes jouaient au-delà des mers un rôle beaucoup plus écla-

tant. A peine ces guerriers infatigables eurent paru dans la Mauritanie que la fortune leur offrit de nouveaux trophées. Les Goths, qui régnaient depuis plusieurs siècles en Espagne, s'étaient emparés avec le temps, sur les bords africains, de Melille, de Tetuan, de Ceuta, de Tanger et d'Arzille. Le comte Julien, chargé de la défense de ses places, avait à venger un affront déshonorant fait à sa fille par le roi Alphonse, et il proposa à Moussa de l'aider à détrôner ce souverain. Le général arabe joignit quelques-unes de ses troupes à celles du rebelle. Le succès des premières expéditions décida à de plus grands efforts. En 712 on engagea une bataille décisive, où le prince, la noblesse, les troupes, tout ce que l'état attaqué avait pu rassembler de forces fut massacré ou mis aux fers. Moussa alla joindre alors son lieutenant Tharek-Ben-Ziad. Ils parcoururent en vainqueurs toutes les provinces, et soumirent très-rapidement à leur maître une des plus belles parties de l'Europe.

A l'exception de quelques montagnes peu fertiles, l'Espagne entière obéissait aux califes d'orient lorsqu'en 713 Abdalrhaman, de la race détrônée des Omniades, se réfugia dans cette riche contrée pour se soustraire à ses persécuteurs et pour recouvrer, s'il était possible, une portion de l'héritage de ses pères. Ses espérances ne furent pas trompées. Les musulmans parmi

le conduisirent à son but. Il avait pris les armes en 1051, et en 1086, époque de sa mort, il donnait des lois à la plus grande partie de la région où il s'était cru d'abord trop heureux de trouver un asile. Ce prince avait tenu sa cour à Agmet, en attendant qu'il pût habiter Maroc, dont il avait jeté les fondemens. Joseph, son fils et son successeur, acheva la construction de cette ville, depuis si célèbre, et il y établit le siège de son empire.

Des novateurs, qui pouvaient troubler un jour la tranquillité publique, fixèrent d'abord l'attention du jeune roi. Il se porta en forces sur les lieux devenus le théâtre de leur fanatisme, ravagea leurs campagnes, détruisit leurs habitations, les dispersa et les mit dans l'impossibilité de souffler désormais le feu de la discorde. Le royaume de Fez, attaqué immédiatement après, ne fit qu'une très-faible résistance. Cette conquête conduisit à celle de Trémecen, de Bugie, de Tunis, de Tripoli, de la Barbarie entière et même d'une partie de l'Espagne.

Depuis que les musulmans fixés dans cette riche péninsule avaient secoué le joug des califes de l'Orient, l'état n'était sorti d'une convulsion que pour tomber dans une autre. Tous les chefs voulurent être indépendans. On vit bientôt autant de principautés qu'il y avait de villes. Aucun de ces petits souverains en particulier ne pouvait rien, et la réunion de tous ou de la plu-

part était impossible. Cette désunion donnait un grand avantage aux chrétiens, sortis enfin des rochers qui leur avaient si long-temps servi de retraite. Chaque jour ils expulsaient leurs anciens vainqueurs de quelque territoire, et prenaient peu à peu sur eux une supériorité décidée. Un secours étranger pouvait seul empêcher ou retarder la ruine des Arabes espagnols. On le demanda à Joseph, dont la renommée avait passé les mers.

Ce prince, naturellement guerrier, vola en 1097 aux périls et à la gloire, où des vœux pressans et unanimes l'appelaient. Il eut des succès; mais ces succès ne répondaient pas à ses talens, à ses forces, à ses espérances. Le refroidissement qu'il crut remarquer dans ceux qui avaient imploré sa protection, lui parut avoir borné sa fortune. Pour les empêcher de consommer ce qu'il appelait un commencement de trahison, il s'empara de leurs royaumes de Grenade, de Murcie, de Jaen et de Valence, que son neveu Mahomet fut chargé de lui conserver. Une activité qu'aucune considération ne pouvait arrêter le ramena en Espagne en 1102 et en 1107. Dans ces deux campagnes il gagna toutes les batailles qui furent livrées, parcourut en vainqueur plusieurs provinces, s'empara du Portugal et de Lisbonne, projetait encore des conquêtes; mais les fatigues, la famine, les combats, avaient réduit à rien ses armées, et il rentra presque seul dans sa capitale, où il mourut en 1110.

Moins entreprenant que son père, Ali aurait été content de régner paisiblement sur l'Afrique. Des préjugés alors très-enracinés le forcèrent en quelque manière en 1112 d'aller défendre ses états d'Espagne, ravagés et envahis par les chrétiens. Cette expédition lui coûta la vie, et à son empire cinquante mille hommes des plus aguerris.

Son fils et son successeur Ishac souilla pendant vingt-cinq ans le trône par toutes sortes de débauches. Le soin des affaires publiques ne l'occupa jamais un seul instant : à peine les plus forts impôts, les vexations les plus criantes pouvaient fournir à ses profusions. Abdul-Mumen, qui se disait descendant de Mahomet et d'Ali, se présenta pour briser un joug devenu intolérable. Les peuples se rangèrent en foule sous ses étendards. On fit périr le tyran ; et en 1148 la couronne de Maroc entra dans la tribu des Muwahidia, dont les Espagnols ont fait les Almohèdes.

Le nouveau roi se montra d'abord très-cruel. Il fit inhumainement massacrer tout ce qui avait pris les armes contre lui, tout ce qu'il soupçonnait avoir été attaché à l'ancien gouvernement. Cette grande effusion de sang contint la Mauritanie entière dans l'obéissance. Les feudataires de la partie orientale de la Barbarie se montrèrent moins soumis : la circonstance leur parut favorable pour se décharger du tribut qu'on exi-

geait d'eux ; le temps leur manqua pour donner de la consistance à cette espèce de rébellion. Abdul-Mumen se mit en campagne, et renoua sans beaucoup d'efforts les liens qu'on venait de rompre : cette expédition ne l'avait pas empêché d'envoyer des troupes en Espagne ; il y passa lui-même et y mourut en 1162, après sept ans d'une administration agitée.

Son fils Abou-Joseph le remplaça sans contradiction. Trois ans d'une application suivie furent employés à régler sagement l'état, à mettre de l'ordre dans les finances, à établir des rapports suivis entre les princes tributaires et leur suzerain. Après ces dispositions, le monarque crut pouvoir se livrer à son goût pour la guerre, et céder aux sollicitations des musulmans espagnols qui avaient un besoin pressant de son secours.

Les petits rois arabes ou berbers voisins de la Méditerranée s'étaient, il y avait un siècle, reconnus vassaux de Maroc, pour en être protégés contre les chrétiens. Abandonnés depuis à eux-mêmes, ils étaient rentrés dans leurs premiers droits. De nouveaux périls les jetèrent dans les bras de Joseph, auquel ils firent encore hommage de leur couronne. Avec leurs forces et les siennes, ce prince combattit presque sans interruption depuis 1162 jusqu'en 1184 les descendants des Goths. Dans un si long espace de temps, il ne remporta que peu d'avantages sur cette na-

tion redevenue puissante et belliqueuse. Son armée fut même battue dans la dernière bataille qu'il livra, et lui-même périt dans l'action.

Cette mort ranima à Trémecen, à Tunis, dans les autres provinces orientales de la Barbarie, l'espoir de se soustraire à une dépendance onéreuse et humiliante. Ja-Acoub, surnommé Elmansour ou le conquérant, ne laissa pas à ces feudataires le temps de mûrir leurs projets. Plus grand capitaine que tous ceux qui avant lui avaient régné en Afrique, il fit promptement rentrer les mécontents dans la soumission. Pour prévenir même de nouvelles insurrections, il transporta au nord les peuplades du midi, et au midi les peuplades du nord, genre de tyrannie qui ne fut dans la suite que trop imité.

L'autorité d'Elmansour se trouvait solidement établie depuis les sables voisins de la Négritie jusqu'aux sables voisins de l'Égypte. Son génie guerrier exigeait un autre théâtre, et l'Espagne, où il avait fait ses premières armes, s'offrait naturellement à son ambition. Pour s'y montrer avec des forces propres à soutenir l'opinion qu'on avait de sa puissance, il fit publier la Gazie, ou la guerre contre les infidèles, qui devait conduire infailliblement au ciel tous ceux des disciples du Coran qui seraient les victimes de leur zèle : une foule d'enthousiastes accoururent de tous côtés sous ses étendards. Avec sa tête et les bras de ces fanatiques, il poussa

les chrétiens de poste en poste durant deux campagnes, et en 1195 gagna contre eux une bataille décisive dans la troisième. La péninsule entière se voyait à la veille de retomber sous le joug des musulmans lorsque son vainqueur se vit rappelé en Afrique par une rébellion qui s'annonçait d'une manière effrayante.

Celui de ses lieutenans auquel Elmansour avait confié la capitale de son empire et qu'on avait cru n'être qu'un soldat s'était trouvé un homme dangereux. Les entreprises difficiles où il avait vu son maître engagé au loin lui avaient fait concevoir l'espoir de démembrement l'état; et les peuples voisins, des hordes même éloignées, étaient entrés dans ses vues ambitieuses. L'arrivée inattendue d'un monarque puissant et irrité décida ceux des rebelles qui étaient déjà rassemblés à se réfugier dans Maroc : ils s'y défendirent vaillamment pendant un an; mais enfin ils furent emportés par une escalade, qui des deux côtés coûta beaucoup de sang, et qui fut suivie de cruautés inexprimables. La ville soumise, la forteresse restait à prendre : le gouverneur, qui s'y était retiré sans pouvoir y faire entrer des vivres, eut recours à un marabout renommé pour ses vertus, pour obtenir un pardon qui n'eût rien d'ignominieux. Le prince promit tout et ne tint rien : il ne vit pas plus tôt le malheureux officier à ses pieds qu'il l'accabla de reproches et le fit décapiter.